Document généré le 14 mai 2024 15:25

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Réjane Bougé, Christiane Lahaie, Jean O'Neil

Yvon Paré

Numéro 120, hiver 2005

URI : https://id.erudit.org/iderudit/37172ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2005). Compte rendu de [Réjane Bougé, Christiane Lahaie, Jean O'Neil]. *Lettres québécoises*, (120), 31–32.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

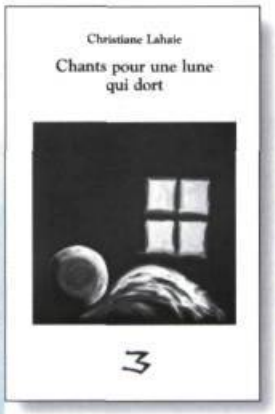
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Christiane Lahaie, *Chants pour une lune qui dort*, Montréal, Trois, 2004, 186 p., 22 $.

Le quotidien peut devenir un enfer



Christiane Lahaie, dans une suite de chants ou d'élégies, plonge au cœur de la désespérance et de la souffrance.

Il fait nuit de lune, nuit de froidure dans la chambre. L'homme dort et la femme veille. Des carrés lumineux glissent sur le mur, au pied du lit. Le chat Dali explore l'appartement pendant qu'elle cherche le fil de sa vie. Elle a aimé, aime peut-être encore, l'homme qui s'abandonne au sommeil. Elle souhaite l'aube, l'heure du geste.

Immobile, effarouchée, la narratrice défait les nœuds de cet amour impossible.

J'aimerais croire que la nuit est douce. Que le chat est heureux, blotti contre mon ventre. Je ne devrais pas chercher à me souvenir de ça. Je devrais dormir, mais je n'y arrive pas. Je n'y arrive plus très souvent, d'ailleurs. On dirait que je suis aux aguets. Que la peur me tient dans un état de demi-sommeil. Je suis prête à bondir à la moindre alerte. Tout à l'heure, tu as levé le bras pour prendre la salière. J'ai tout de suite couvert mon visage. Un réflexe. Tu m'as bien domptée. Ça t'a troublé ; je l'ai vu dans tes yeux. Comme si tu ne savais pas d'où ça pouvait bien provenir. (p. 69)

Un récit dérangeant, des scènes d'une violence intolérable. Pourtant, la narratrice étudie et fréquente l'université. Pourquoi tolérer un homme qui accuse le monde entier pour ses échecs et ses humeurs ? Comment une telle soumission est-elle possible de nos jours ?

EFFICACITÉ

CHRISTIANE LAHAIE

Christiane Lahaie, en peu de mots, décrit la peur, la soumission, les drames que l'on masque dans les colonnes des statistiques ou sous la rubrique des faits divers journalistiques. Des textes courts, écrits avec un scalpel, qui percent peu à peu le silence. Comme si la narratrice se penchait sur des photographies pour raconter sa descente aux enfers. Une alternance du « tu » accusateur et du « il » le plus neutre pour chasser l'émotivité.

Un récit pathétique qui traduit l'indécision de la narratrice et le courage dont elle fait preuve pour s'évader. Une écriture efficace qui colle à ces textes minimalistes. Il le fallait pour faire ressentir ce climat de terreur.

Réjane Bougé, *Je ne me lève jamais avant la fin du générique*, Montréal, Québec Amérique, 2005, 240 p., 19,95 $.

La vie se construit par les images et le cinéma

Réjane Bougé a grandi devant des bouts de films raboutés par son père. Une suite de scènes familiales captées à la va-vite que le cinéaste amateur tentait de « discipliner » avec plus ou moins de succès. C'était un homme de peu de patience. Comme si les images avaient leur vie et résistaient aux manipulations.

La petite Réjane s'est rapidement vue « dans ces films » tout en étant une fillette qui s'effarouche facilement devant les turbulences de la ville. À croire que la vie réelle et la vie sur l'écran sont identiques. Sa fascination pour le cinéma devait venir tout naturellement. Une passion héritée de sa marraine Réjane. Toutes les deux faisaient une fête des « belles vues » à la télévision. Des images, des scènes qui deviendront des références et soulèveront une foule de questions dans la tête de la petite fille. Des films d'horreur aussi qui alimenteront les frayeurs de l'adolescente et d'autres qui parviendront à la rassurer.

RÉJANE BOUGÉ

Mon amour du cinéma, je le dois surtout à cette Réjane dont le rêve aurait été d'incarner une tragédienne de la trempe de Sarah Bernhardt et qui, en compensation pour ce destin contrarié, gobait un film par jour. En tant que femme au foyer, maîtresse de ses horaires, il s'agissait pour elle, la plupart du temps, d'une activité de fin de soirée. (p. 60)

PARENTS

Enfant unique, elle sera l'objet d'une surveillance étroite. Une foule d'interdits la marqueront. Des parents aussi qui échappent à la norme. Une jambe grugée par la gangrène pour son père et une mère qui a perdu un sein. Des mutilations qui hantent la fillette. L'organisme peut-il se défaire comme une poupée ? Faut-il faire confiance à son corps ?

Puis je pensai à la jambe qui se bringuebalait dans le coffre et qu'on enroulait dans une couverture de laine comme si elle avait froid et je compris qu'il se vengeait pour ce gros morceau qu'on lui avait tranché. Ne pouvais-je, en retour, lui sacrifier ce petit bout de moi-même ? À partir de ce jour, j'eus peur de l'étendue de ses représailles. Devrais-je toujours payer pour son amputation ? En ce sens, je crois que sa mort m'a soulagée. (p. 48)

LE MONDE DE L'ŒIL

Le monde existe par l'œil qui isole les images, les scrute et arrive à les apprivoiser. Une vie hors de soi se constitue et s'anime dans des sourires, des regards de comédiens qui ramènent à soi. Comme si les films vus et revus par Réjane Bougé finissaient par se transformer en miroirs où elle s'étudie en multipliant les angles.

Des scènes marquantes, des plans de caméra, un engouement pour des comédiennes, leur manière de lancer une réplique peu importe le rôle qu'elles incarnent. Elle suivra Isabelle Huppert de film en film, comparant les plis de ses lèvres, décortiquant son « jeu », comme si l'actrice, pendant toute sa carrière, n'avait incarné qu'un seul rôle. « Ainsi, avant même d'articuler une parole, Isabelle émet une sorte de ouais frondeur qui met tout son corps en retrait et la confirme dans cette position d'observatrice privilégiée. » (p. 97)

Cette passion pour les nouveautés cinématographiques lui permet de sillonner Montréal, de rappeler la petite vie de plusieurs cinémas de quartier qui sont aujourd'hui disparus. Elle nous entraîne aussi à Paris et en Italie quand sa peur des voyages s'émousse.

VÉRITÉ

Et puis au détour, Réjane Bougé évente un secret de famille, se livre avec une spontanéité qui désarçonne. Elle parle de ses traumatismes, de ses phobies et de ses névroses avec une franchise désarmante. Le lecteur devient le confident avec qui elle partage tout.

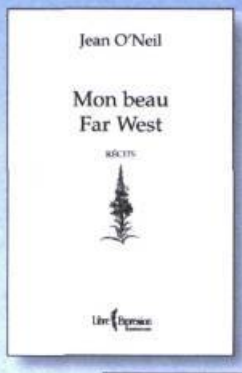
Elle affrontera sa peur de la mort en accompagnant sa mère aux soins palliatifs. La dernière scène se prépare et la fille surveille l'angoisse qui habite cette mère qui, peu à peu, devient étrangère. C'est aussi sa propre terreur qu'elle fixe comme si elle patientait dans une salle de cinéma.

Une écriture sobre, un découpage qui ne laisse rien de superflu et révèle l'enfance et les grandes obsessions existentielles. Un livre intelligent qui donne le goût de revoir des dizaines de films qui ont marqué notre parcours. Des images sont restées dans notre esprit et ont changé notre vie, on l'oublie trop facilement. Réjane Bougé nous le rappelle.

Et peut-être qu'elle nous convie à revoir le scénario de notre vie, celui où l'on se retrouve à la fois comédien, réalisateur et preneur d'images. Un documentaire que nous ne pourrons quitter avant la toute fin du générique.

Jean O'Neil, *Mon beau Far West*, Montréal, Libre Expression, 2005, 240 p., 24,95 $.

Jean O'Neil continue son exploration du Québec



Jean O'Neil, depuis des années, sillonne le Québec, raconte ses périples, esquisse des portraits d'hommes et de femmes. Cette fois, il nous entraîne au Témiscamingue et en Abitibi.

Un pays tout neuf comme on dit, un pays sans frontières qui a servi de déversoir « lors du retour à la terre ». Rapidement, cette terre de lacs et de forêts d'épinettes est devenue un Klondike. L'or et les métaux ont tout changé. L'Abitibi devint le lieu où il était facile de s'enrichir en claquant des doigts. Du moins, on le répétait! Une sorte de 6/49 industriel. O'Neil plonge dans ce pays mal connu, invente Mélodie qui devient muse, fantasme et guide. Même Champlain est du voyage.

TOPOGRAPHIE

Intéressant d'apprendre qu'Eugène Rouillard a baptisé ce territoire du nom des officiers de Montcalm. Il était président de la Commission de géographie et responsable de la toponymie au Québec au moment de la colonisation.

Quelques noms des cantons de ces braves ? Du régiment de la Reine, Des Méloizes, Roquemaure, Hébcourt, Montbray, Dasserat ; du régiment de la Sarre, Palmarolle, Duparquet, Duprat, Beauchastel ; du Royal-Roussillon, Chazel, Poularies… (p. 35)

Des rencontres avec Michel Pageau, celui qui chante avec les loups. Il est devenu un héros après le passage de la télévision. Anne-Marie Larimée a inventé l'école à Saint-Clément-de-Beaudry et une foule de gens qui jurent que tout est possible dans ce pays. Même le cardinal Marc Ouellet a joué au hockey en Abitibi. O'Neil décrit ce pays de façon attendrissante quand il se laisse porter par la Harricana ou « la forêt enchantée » de Ville-Marie.

Dans les eaux dormantes des fossés qui bordent les routes du Québec fleurit d'abord la salicaire, rouge, un peu moins que le sang, mais rouge à grandeur des chemins d'été qu'elle accompagne. Plus on avance vers le Nord toutefois, plus la salicaire cède sa place à l'épilobe, qui fleurit entre les jambes de l'orignal, qui fleurit rose tirant sur le violet dans une espèce de magenta qui décore tout un morceau de pays. (p. 105)

JEAN O'NEIL

Des explorateurs, des inventeurs, des hommes et des femmes qui aiment ce pays et en parlent d'abondance. Des rencontres avec des joueurs de hockey, des politiciens, des curés, un évêque et qui encore ? Les originaux ne manquent pas. Mais pourquoi Jean O'Neil ne mentionne jamais les écrivains qui décrivent ce pays sauvage et envoûtant ? Jeanne-Mance Delisle, Jocelyne Saucier, Louise Desjardins, Suzanne Jacob, Pierre Yergeau, Lise Bissonnette et Raoul Duguay sont aussi intéressants que Réal Caouette et Jacques Laperrière...

Autant son écriture s'élève en épiphanie, autant il devient anodin dans la page suivante. Encore une fois, O'Neil manque de tonus. Mais certainement le récit le plus réussi… dans le genre O'Neil.